

Bulletin météorologique.

Washington, 21 janvier.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi.—Pluie; vent du sud-est tournant au nord-ouest.

CHEZ LES PARENTS DE CYVOCT.

La grâce de Cyvoct venant d'être signée, il était intéressant de se rendre compte de l'effet de cette mesure sur les parents qu'il a encore à Lyon, son père et son frère. Le père un vieillard fort vert encore, à l'allure militaire, est un ancien tisseur qui à la suite de rhumatismes, a dû abandonner son métier, et qui tient maintenant un petit magasin d'herbages dans une maison qui lui appartient, près de la caserne de la Part Dieu. Le vieillard est dans une joie profonde. Il lui tarde de revoir son fils et se propose déjà d'aller l'attendre à Marseille. Jamais, dit-il à un interviewer, n'a suivi les doctrines anarchistes qui ont fait le malheur de son fils, et aujourd'hui moins que jamais.

«Les anarchistes, je les hais; c'est eux qui ont perdu mon fils. Il était doux, généreux et économique, et il a fallu l'entraînement des réunions publiques pour lui donner de pareilles idées.»

Le père demeure pourtant convaincu de l'innocence de son fils dans l'affaire de l'assommoir. Il admet qu'il se trouvait à Lausanne au moment de l'explosion.

Le frère du gracié, Charles Cyvoct, est directeur d'une agence de vente et achats de fonds de commerce. Il était très jeune quand son frère fut condamné et n'a jamais cessé de multiplier ses démarches pour aboutir à la mesure qui vient d'être prise. Il ne se fait cependant pas d'illusions et reconnaît que ses efforts auraient été inutiles si des personnalités plus puissantes n'avaient pris la cause en main.

Il raconte qu'un Comité Cyvoct s'était formé, il y a six mois, à Paris, dans le troisième arrondissement. Ce Comité, à la suite du rapport fait «en novembre, à la Chambre des députés, par M. Odilon Barrot sur la proposition d'amnistie déposée par M. Gérault Richard, et dans lequel Cyvoct était fort malmené, fournit de nouveaux renseignements au rapporteur.

«De mon côté, dit Charles Cyvoct, je lui adressai la copie du verdict du jury et une lettre explicative. M. Odilon Barrot me répondit en faisant l'aveu de son erreur et en ajoutant que, pour la réparer, il allait faire tous ses efforts pour obtenir la grâce de mon frère.»

«Le Comité, à la fin de décembre, lui écrivit de nouveau pour lui demander de lui ménager une entrevue avec le ministre de la justice. M. Odilon Barrot déclara que c'était inutile, attendu qu'il avait fait lui-même toutes les démarches nécessaires, qu'il attendait une réponse et qu'il était convaincu qu'elle serait favorable, le gouvernement aimant mieux voir Cyvoct gracié qu'élu député, ce qui semblait à peu près certain.

«En effet, le Comité Cyvoct avait, dans le troisième arrondissement, lancé, pour les élections prochaines, la candidature de protestation de mon frère.»

En somme, Charles Cyvoct paraît convaincu que le gouvernement a cédé à la crainte plutôt qu'obéi à un sentiment de justice et de générosité. Il nous fournit ensuite quelques renseignements sur la vie de son frère à l'île Non. Après avoir fait de

nombreux métiers, il est actuellement occupé au transport des vivres. Il est d'ailleurs bien noté et, placé à son arrivée dans la cinquième classe, il est aujourd'hui dans la première.

Enfin, Charles Cyvoct communique une des dernières lettres reçues de son frère. Celui-ci, qui avait été averti par le directeur de l'administration pénitentiaire que des lettres à lui adressées par ses parents avaient été interceptées parce qu'elles contenaient des renseignements politiques [notamment des indications sur les démarches du Comité du troisième arrondissement] s'en explique dans cette lettre de la façon suivante:

«Si tu veux qu'à l'avenir je reçoive ta correspondance, tu sais ce que tu as à faire. Il faut en bannir la politique. Jusqu'à ce jour, tu m'as écrit comme il t'a plu de la faire et tes lettres m'ont toujours été remises, mais c'était pure bienveillance de la part des directeurs qui se sont succédés. Le chef actuel de l'administration pénitentiaire est un homme rigide, incapable d'une pareille faiblesse. Il existe un règlement et il l'applique à tous sans aucune atténuation. Tu vas me dire qu'il a tort; non, il n'a pas tort. Quel que soit le motif de ma condamnation, la loi a fait de moi un condamné de droit commun, et jusqu'à ce qu'une autre loi ait fait de moi un honnête homme, il est loisible à chacun de me traiter comme un malfaiteur.»

Quand tu m'écriras, n'oublie pas que, pour quelque temps encore, je ne suis qu'un forçat; que je le suis au vol, et que celui qui veut de moi, ou qui t'en veut, et qui, en conséquence, t'exécute, est en fait un malfaiteur.

«Quant tu m'écriras, n'oublie pas que, pour quelque temps encore, je ne suis qu'un forçat; que je le suis au vol, et que celui qui veut de moi, ou qui t'en veut, et qui, en conséquence, t'exécute, est en fait un malfaiteur.»

Enfin Charles Cyvoct espère que si la grâce est télégraphiée, son frère a pu prendre le paquebot de mi-janvier et être en France vers fin de février.

«Le chef d'œuvre sera une antithèse brutale et simple de la première maquette, ce drame émouvant à deux personnages: «Pastor et la Vie!»

«Oh! l'hymne admirable que chantent à leur sauveur, dans la beauté de la nature, tous ces êtres heureux de vivre, groupés parmi les arbres et dans les champs, sur les flancs et à l'arrière du monument, comme à l'abri du mal!»

«C'est un père au milieu de son troupeau, c'est un couple de vigneron, c'est un labourer nonchalant appuyé sur ses bœufs au repos, qui paraît écouter la chanson du vent dans les blés.»

«C'est tout l'œuvre de Pasteur se déroulant en des scènes virginiennes où Falguière a mis autant de charme qu'il a de force dans l'expression de la deroute de la Mort, et de noblesse dans l'attitude de son vainqueur.»

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Patria, suite, J. Gentil.
- La Conversion de Coppee.
- Correspondance de Victor Hugo.
- Vieux Souvenirs, suite, Yan de Lesca.
- Les Grands Gascons.
- Le jour de l'An en Chine.
- Mme de Genlis, lettre inédite.
- Mondanités, chiffon.
- L'Actualité, etc., etc.

UN BLASON.

Le blason du prince Oroussoff, le nouvel ambassadeur de Russie à Paris, est un des plus chargés de l'armorial. Il se présente comme de sept points: deux, trois, deux.
Au un, de sinople, à un cavalier d'argent; au deux, d'argent, à un homme tenant un faucon sur le poing; au trois, d'azur, à un arc tendu et sa flèche d'or; au quatre, de gueules, à un croissant d'argent cantonné de quatre étoiles du même; au cinq, d'argent, au lion de gueules; au six, d'or, à l'aigle de sable, en bande, fondant sur sa proie; au sept, de sinople, à un bélier d'argent.
L'art héraldique compte peu de compositions aussi belles et d'un sens plus glorieux.

LE PROJET

Monument Pasteur.

Falguière vient de présenter, au Comité du monument Pasteur, ses maquettes, trois petits tas de boue que magnifiquement transfigurés, idéalise et éclaire une étincelle de génie.

Pasteur domine la Mort blessée qui fuit, étonnée, sous son regard; et, derrière lui, chante la Vie triomphante.

Tel est le thème. Quelle est l'œuvre? Sur le piédestal, taillé dans le roc, que lui a dressé la reconnaissance des hommes, l'immortel bienfaiteur est assis.

Un lourd manteau tombant de ses épaules, drape harmonieusement le fauteuil. Les mains sont libres, appuyées seulement. Voyez le «Voltaire». Les Houdon et les Falguière n'ont été que de simples collaborateurs. L'attitude est auguste, et d'une majestueuse sérénité.

En bas, au-dessous des degrés du piédestal, quelque chose rampe et se dérobe. Un suaire aux plis rigides s'allonge, en un mouvement de fuite éperdue. L'être que cache ce suaire rase le sol, avec des enjambées de félin. C'est la Mort vaincue!

Trainant sa faux, la main gauche abattue comme la patte cassée de quelque bête de proie en détresse, les deux trous de son regard de néant fixés sur l'homme de l'apothéose, elle se glisse, et il semble que l'on entende entre ses dents les stridences d'un sifflement.

Falguière prend un peu de glaise qu'il pétrit, et voici que vit, un groupe: une mère soutenant son enfant, encore chancelante mais sauvée, délicate jeune fille dans la grâce de ses quinze ans qu'éclaira la souffrance.

Il place ce groupe entre la Mort et Pasteur, et il y a tout un poème de printemps dans les yeux de la jeune vierge, tournés vers le sauveur, tout un acte de foi et d'amour dans le geste de la mère. C'est dommage. Mais il faudra renoncer à ce groupe, et aussi à la «Renommée» si somptueusement décorative, qui le remplace dans la troisième maquette.

Le chef-d'œuvre sera une antithèse brutale et simple de la première maquette, ce drame émouvant à deux personnages: «Pastor et la Vie!»

Oh! l'hymne admirable que chantent à leur sauveur, dans la beauté de la nature, tous ces êtres heureux de vivre, groupés parmi les arbres et dans les champs, sur les flancs et à l'arrière du monument, comme à l'abri du mal!

C'est un père au milieu de son troupeau, c'est un couple de vigneron, c'est un labourer nonchalant appuyé sur ses bœufs au repos, qui paraît écouter la chanson du vent dans les blés.

C'est tout l'œuvre de Pasteur se déroulant en des scènes virginiennes où Falguière a mis autant de charme qu'il a de force dans l'expression de la deroute de la Mort, et de noblesse dans l'attitude de son vainqueur.

Académie des Sciences à Paris.

Les pigeons voyageurs étant à l'ordre du jour, M. Milne-Edwards a été le bienvenu à la dernière séance de cette Académie en présentant une note de M. le capitaine Renaud sur ce sujet. Elle est venue donner un nouvel exemple de la faculté d'orientation de ces animaux, qui tiennent vraiment du prodige. M. Renaud a eu l'occasion de transporter des pigeons dans des colombiers ambulants, comme en possèdent les troupes en campagne. Ces pigeons, complètement isolés du pays environnant, ont, aussitôt après leur mise en liberté, à l'arrivée, repris à contre-

piste le chemin parcouru, pour regagner leur point de départ. Il y a évidemment là une disposition physique aussi précieuse qu'impliquable, qui ne peut être attribuée ni à l'odorat, comme chez le chien, ni à la mémoire des yeux, comme chez les oiseaux transportés à ciel ouvert.

M. Caillaet a fait connaître un fait de même nature, dont il a été témoin. Un chien de chasse, transporté d'Avallon à Châtillon-sur-Seine dans un panier, a regardé Avallon dès que la liberté lui a été rendue, et sans suivre à contre-piste la ligne du chemin de fer qu'il avait amené à Châtillon. Ce n'est donc pas plus à son odorat qu'il faut attribuer ce phénomène d'orientation, non moins surprenant que celui qu'a observé M. le capitaine Renaud.

M. Moisan a présenté un travail de M. Paul Letau sur la préparation des alliages de glaucium, et plus particulièrement sur les alliages de ce métal avec le cuivre. Ces alliages sont susceptibles d'être laminés, forgés et polis. Suivant leur teneur en glaucium et en cuivre, ils présentent une couleur variant du blanc au jaune d'or, et acquièrent une sonorité très accentuée.

Le chapitre de la géologie, qui a été discuté, a trait de la formation de la mer de Chine. Les Anglais y possèdent 29 bâtiments.

Il est peut-être intéressant de donner un tableau exact des cadres anglais, russe et allemand qui, présentement, se trouvent dans les eaux chinoises et japonaises.

L'Angleterre y possède 29 bâtiments.

La Russie possède:

Canton	10,500 tons	avec 14 can.
Grafion	7,350	— 12 —
Udantad	6,500	— 12 —
Naricous	5,600	— 12 —
Imortality	5,500	— 12 —
Victor-Emma	5,157	— 11 —
Ipighnia	3,500	— 8 —
Pique	3,600	— 8 —
Rainbow	3,500	— 8 —
Wivern	2,750	— 4 —
Zamar	2,047	— 4 —
Archer	1,770	— 10 —
Alastary	1,770	— 10 —
Homber	1,640	— 10 —
Daphn	1,150	— 8 —
Algrine	1,050	— 6 —
Pilmoix	1,050	— 6 —
Roderic	805	— 6 —
Swift	756	— 2 —
Linet	756	— 2 —
Plover	756	— 2 —
Pigny	750	— 6 —
Pesocor	750	— 6 —
Rider	715	— 6 —
Firebrand	455	— 2 —
sk	363	— 2 —
Zwad	363	— 2 —
Handy	260	— 6 —
Bar	260	— 6 —

Soit une flotte de 662,132 tonnes et 192 caouons.

La Russie possède:

Le Bark	10,293 tons	avec 26 can.
Amira-Rak	7,181	— 16 —
Amira-Rak	6,000	— 15 —
Dmitri-Don	6,000	— 15 —
Amira-Kor	5,500	— 16 —
Amira	1,542	— 6 —
Bajbajka	1,230	— 6 —
Korjez	1,200	— 9 —
Osvajni	1,490	— 9 —
Grenatschby	1,430	— 9 —
Manobur	1,200	— 9 —
Bolsh	1,250	— 3 —
Silash	950	— 2 —
Sivoutsh	950	— 2 —
Vladok	500	— 11 —
Gaidamak	500	— 9 —

Soit une escadre de 110,076 tonnes et 139 caouons.

L'Allemagne possède:

Kaiser	7,677 tons	avec 15 can.
Prinz	4,400	— 12 —
Wilhelm	4,400	— 12 —
Irone	4,400	— 12 —
Cornoran	1,640	— 8 —
Aroona	1,640	— 8 —

Soit une flotte de 1,957 tonnes et 55 caouons.

On sait que l'escadre allemande va être renforcée par les navires placés sous le commandement du prince Henri de Prusse et qui sont en marche vers l'Extrême-Orient.

Le Gouverneur de l'île de Crète.

Paris, 21 janvier.—On annonce semi-officiellement à Berlin que le gouvernement allemand ne s'opposera pas à la nomination du prince George de Grèce au poste de gouverneur de l'île de Crète, pourvu que les autres puissances y consentent unanimement.

L'acte d'accusation de Zola.

Paris, France, 21 janvier.—La poursuite a droitement choisi certains passages de la lettre de Zola sur laquelle est basé l'accusation, entr'autres le passage accusant les juges de la cour martiale dans l'affaire Esterhazy d'avoir osé, «conformément à des ordres reçus, acquitter le comte par un verdict inique qui jette la suspicion sur toutes les décisions des cours martiales futures.»

L'acte d'accusation ignore complètement les accusations portées par Zola contre de hauts fonctionnaires de l'armée, le général Mercier, le général Billot, le général Pellieux et autres.

Cette circonstance indique qu'aucune lumière ne sera jetée sur les agissements de l'état-major général.

Clôture de la session du Congrès chilien.

Valparaiso, Chili, 21 janvier.—La session du congrès chilien a pris fin aujourd'hui. La dispute de frontière avec la République Argentine est toujours la cause d'une grande excitation, mais on ne croit pas que la guerre éclate. Néanmoins, l'escadre manœuvre d'une façon étrange dans le voisinage du territoire argentin, et un troisième régiment de ligne a été envoyé à la frontière, pendant qu'on exerce les gardes-nationaux.

Une autre lettre de Zola.

Paris, France, 21 janvier.—Dans «L'Aurore» M. Zola publie aujourd'hui une lettre au général Billot, ministre de la guerre, dans laquelle il proteste contre les restrictions apportées dans l'acte d'accusation dirigé contre lui, et déclare qu'il prouvera ses accusations quand il comparaitra devant un jury indépendant.

Terrible accident.

Bruxelles, Belgique, 21 janvier.—Au moment où une cage contenant quinze mineurs remontait à la surface, à la mine de Bonne-Espérance, à Wasmes, province du Hainaut, le câble s'est rompu et la cage est tombée. Les occupants ont été broyés.

LE CŒUR DE VOLTAIRE.

A peine tuée la légende de la dispersion des cendres de Voltaire, voici qu'une autre nuit, au sujet du cœur du grand philosophe qui, descendement, n'a pas de chance avec ses historiens posthumes.

Un de nos confrères affirmait dernièrement que le cœur de Voltaire est aujourd'hui au château de Villette, dans la Somme.

Il n'en est rien: cette relique, en effet, fut romée le 16 décembre 1864, par M. Léon Duval, au nom de la famille de Villette, à M. Victor Duruy, ministre de l'empereur Napoléon III, qui la déposa à la Bibliothèque impériale.

Le cœur de Voltaire se trouve depuis lors dans la salle Beuchot, au bout de la galerie des chartes et de la Réserve, dissimulé en une chasse dorée sous le sac de bois qui supporte le platine original de la statue de l'illustré écrivain, par Toulon.

Une inscription mentionnée d'ailleurs le don, fait en 1864 par les héritiers du marquis de Villette à la Bibliothèque, du cœur de Voltaire.

THEATRES.

Théâtre St-Charles.

Nous voici à la dernière des représentations de la troupe de M. O'Neill. La semaine a été belle pour lui. Dans *Dead Heart* et dans *Virginus* surtout, il a remporté deux magnifiques victoires.

Ce matin, en matinée, *Virginia* et, ce soir, pour sa dernière apparition, *Monte Cristo*. Demain, première apparition des *Bostonians*.

Académie de Musique.

Aujourd'hui, Mme Modjeska dans ses deux principaux rôles, *Lady Macbeth* et *Camille*. Il y aura certainement foule, à l'Académie, ce matin et ce soir. Mme Modjeska est certainement une des meilleures *Lady Macbeth* que l'on ait jamais vues sur la scène américaine.

Grand Opera House.

A la pièce «A Milk White Flag» va succéder demain «A Cavalier of France» — drame essentiellement français et que nos lecteurs se feront un plaisir d'aller applaudir avec M. Louis James dans le principal rôle. On le dit superbe dans cette pièce. La troupe est d'ailleurs très habilement composée et compte d'excellents sujets.

Société Française.

Grande Bâle Annuel.

C'est le jeudi, 3 février prochain, que la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle, donne son grand bal annuel, qui aura lieu, cette fois, dans la grande salle Tulane.

Cette société est, croyons-nous, la plus ancienne et la plus nombreuse comptant plus de quinze cents membres actifs, et nous ajouterions volontiers la plus riche, si l'on pouvait jamais être riche, quand on fait de la bienfaisance sur une aussi large échelle, que l'on a à pourvoir aux besoins de plus de sept mille personnes, et que l'on donne sans compter, à ceux que l'on s'est fait un devoir sacré de secourir.

Ce qui nous met à l'aise, toutes les fois que nous avons à parler de cette société modèle, c'est qu'elle est merveilleusement bien dirigée, administrée avec une sagesse, une prudence et un esprit d'économie que l'on ne retrouve presque nulle part ailleurs. Sans ce dernier rapport elle n'a pas de rivale; elle bat carrément toutes les autres.

Cet esprit d'économie date de ses premiers jours: on a beau fouiller toute son histoire, on ne la trouvera jamais en défaut.

Jamais vous ne la verrez gaspiller son argent en fêtes inutiles; et s'il lui arrive de donner, chaque année, un grand bal, c'est pour grossir son fonds de secours et secourir un plus grand nombre de souffrants et de déshérités.

Comme nos lecteurs le savent déjà, ses bals sont très populaires, parce qu'ils sont brillants et animés et que l'on est toujours sûr de s'amuser franchement et cordialement dans une réunion française.

A ceux qui se demandent avec anxiété comment on peut rendre fructueuse une fête de ce genre, nous dirons aller étudier comment s'y prennent les français. Ils commencent en ces occasions par mettre de côté toute idée de spéculation; puis ils savent être gais et gayer les autres. Enfin, on sait qu'en déposant son obole à la porte, on fait une bonne œuvre et que l'argent que l'on donne sera infailliblement bien placé. C'est beaucoup pour une société que d'avoir su inspirer cette confiance au public.

Nous pouvons donc affirmer d'avance que le bal du 3 février, à la salle Tulane, sera brillant, animé, que l'on s'y portera en foule et que

qui seraient des lâchetés... Sans nous, que deviendrait-elle? Aidons-nous, Dieu nous aidera! Il reprit la main de Thérèse et la porta à ses lèvres.

Puis il disparut d'un pas rapide. Se sentait-il trop faible devant tant de charmes? Elle entendit la porte de l'hôtel se refermer derrière lui et murmura: «—Du courage! Où en prendrez-vous? Raymond est perdu! Jeanne me croit morte! Si elle me savait vivante, elle n'aurait pour moi que du mépris!...»

Elle regarda la comte qui semblait lui sourire: «—Lui n'est plus, murmura-t-elle. Que je m'estimerais honteuse si je pouvais le rejoindre! Et tombant sur une chaise, elle cacha son visage entre ses mains.

Presque aussitôt elle entendit une voix qui lui disait: «—Il y a là une dame qui vous demande.

Elle se retourna. Léonie tenait une carte. «—Vicomtesse de Bréville.» Thérèse se leva vivement et allant au-devant de sa visiteuse se: «—Madeleine! murmura-t-elle. La dame qui veut d'entrer demeure un moment surprise de cet accueil.

«C'était une femme de trente-trois à trente-quatre ans, grande, élancée, un peu mince, mais

aux traits agréables et faite pour plaire. Thérèse reprit: «—Vous m'avez oubliée?... Thérèse, Thérèse Toucheur... —A Saint-Denis! —Où.

«—Mais c'est juste... Suis-je assez étourdi?... Ah! ma chère, je m'attendez si peu!... Elles s'enfermèrent dans la chambre où quelques instants plus tôt, Thérèse se trouvait avec son ancien amant, le marquis de Bordes.

Les yeux de la visiteuse exprimaient une surprise dont elle avait peine à retentir. Elle examinait avec curiosité cette chambre magnifique, sobre d'ornements, mais dont chaque objet avec sa valeur réelle, artistique, eût fait la joie d'un collectionneur.

«—Comment, dit la vicomtesse, nous vivions l'une auprès de l'autre et nous n'en savions rien!... Tout s'expliqua. «—Jamais je ne venais à Paris, dit Thérèse, ou j'y restais à peine quelques heures...»

A continuer.

ou pourrait dire son idole—car il était dans la destinée de cette malheureuse Thérèse d'être adorée de tous ceux qui subissent le charme des dons de l'esprit joints aux perfections de la grâce et de la beauté—avait donné carte blanche à son architecte.

Choisi par lui, cet artiste en bâtiments ne pouvait être qu'un homme de goût.

Il avait produit un chef-d'œuvre. Sans être de proportions considérables, l'hôtel de Bussey peut passer pour une vraie merveille remplie de meubles anciens, de tapisseries superbes, d'objets précieux de toute sorte, d'œuvre de maître et de portraits du grand siècle, qui en font une admirable retraite.

Cependant, du vivant du comte, il restait presque constamment inhabité.

Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, M. de Bussey s'était tenu à l'écart d'un monde qu'il n'aimait pas, confiné dans sa terre du Morvan où la société de Thérèse remplaçait pour lui toutes les séductions de Paris, des villes d'eau et des autres lieux de plaisir où la foule se précipite, prise d'un maladif besoin de jouissances et d'un véritable vertige.

Penchée sur son bureau, en face du portrait de M. de Bussey, Thérèse, le front appuyé à sa main gauche, pensive, désespérée, ne sachant plus à qui re-

courir pour obtenir un adoucissement à ses chagrins, achevait une lettre adressée à son père, auquel elle expliquait pour la première fois ses douleurs et les causes de sa présence à Paris.

Cette lettre était un éloquent appel à la tendresse et presque à la pitié du vieux capitaine Toucheur.

Le pauvre homme, perclus de rhumatismes et de sciatiques, si gri d'ailleurs de plus en plus par l'isolement, ne pouvait quitter sa maison de Souvilly.

Jusqu'à là, sa fille lui avait laissé ignorer le terrible chagrin qui s'était abattu sur elle.

Elle ferma la lettre, mit l'adresse, et elle allait sonner, lorsqu'elle la porte s'ouvrit.

La femme de chambre se précipita et dit: «—M. le marquis de Bordes!

Thérèse eut un tressaillement subit. Jamais son ancien amant n'était entré dans cette maison. Léonie demanda: «—Madame veut-elle le recevoir?

Thérèse jeta un long coup d'œil au portrait du mort et dit: «—Qu'il vienne!

«—Comprenez donc!... —Où!... Nous n'avons pas!... Nous avons mal placé notre confiance... Ou peut-être quelque obstacle inconnu nous arrête... Il faut de la patience.

«—Des mots! —Du courage!... —Je n'ai plus... —Je voudrais vous en donner et moi-même j'ai peur. J'avais cru le succès plus facile; je m'étais dit que c'était une question d'argent et de temps, que quelques jours devraient nous suffire... —Et voilà des semaines, des mois!...

«—C'est vrai! Je vous conjure pourtant de ne pas vous laisser abattre... Qui sait!... Bientôt peut-être, nous aurons des nouvelles... des bonnes.

Thérèse secoua la tête. «—Je voudrais vous croire, mon ami, et je ne peux pas... Quelque chose me dit que cette enfant est perdue pour nous, que nous ne la reverrons plus!... —Thérèse!...

Ils levèrent la tête en même temps; leurs yeux se rencontrèrent.

Ils étaient humides de larmes. Le marquis attira à lui son ancienne maîtresse, la serra contre sa